

Un mouvement, une histoire ...

Du jeudi 28 novembre au vendredi 20 décembre 2019
au CDI du lycée Bellevue Albi



Une exposition réalisée par les élèves de 2^o4, 2^o7 et 2^o9
à partir des photos d' Olivier Houeix ainsi que du travail
de Pedro Pauwels

... *Éphémère*

Une histoire, un mouvement... Éphémère

Photographies de danse

du 28 novembre au 20 décembre – CDI du lycée Bellevue

L'exposition « Une histoire, un mouvement ... Éphémère » s'inscrit dans un projet culturel mené par trois classes de Seconde du lycée Bellevue, qui a permis de relier deux démarches artistiques, la danse - dans le cadre de l'Éducation physique et sportive - et la pratique littéraire de l'écrit sensible, à partir de photographies de performances chorégraphiques.

Ecrire en mots, composer un parcours d'images

D'abord, engager notre sensibilité, ressentir, se raconter des histoires, évoquer poétiquement. Ecrire dans l'image, dans la danse. Puis, observer des choix de chorégraphe qui captent l'attention, font naître nos émotions. Disposer les photographies, les rapprocher, les faire dialoguer, par leur composition, l'énergie qui s'en dégage, la couleur, les postures, le nombre de danseurs ... L'exposition est le résultat de ces deux étapes. Pour la prolonger, nous avons réalisé un album qui regroupe l'ensemble de nos écrits sensibles.

Ecrire en danse, composer une esquisse chorégraphique

Certaines des photographies que nous vous présentons nous ont également accompagnés dans notre expérience d'écriture chorégraphique en EPS.

Nous remercions Pedro Pauwels, à l'origine de la prise de vue de ces photos ainsi que l'ADDA du Tarn pour le prêt des tirages photographiques.

Textes : Seconde 4 et Seconde 7
Scénographie de l'exposition : Seconde 7



13 novembre

« Tous au sol, tous au sol », a crié un homme au fond de la salle.

Je suis au sol, en face de cet homme qui a été abattu. Une balle lui a traversé le corps. De peur, ses voisins de table ont fait tomber une chaise qui lui recouvre la tête.

Je porte une chaise comme les gens portent un pull,
La plupart des gens portent un pull,
Pourtant on me regarde, on me dévisage.
Lassé de cette expression moqueuse que je croise sur les visages,
Je décide de la porter en bonnet.
Mais on continue de me rire au nez.
Ces regards piquent, je décide de m'enlever cette écharde.
Alors je laisse mon bonnet m'écraser et me serrer le cou, comme une écharpe.

J'ai une chaise sur la tête.
Une chaise. Vous y croyez ?
Emprisonné, bloqué
Ce n'est qu'une image
Ce n'est qu'un poids
Incapable d'y voir clair,
Imbuvable puis méprisable.
J'ai toujours voulu avoir une vie normale, une naissance normale, une mort normale.
Je serais alors uniforme mais conforme, symétrique et lisse.



Quatuor

Nous sommes quatre personnages,
Peut-être quatre amis qui nous retrouvons pour
un de ces moments conviviaux où les gens ont
l'habitude de se retrouver.
Sous nos airs burlesques pourtant, nous
hébergeons un lourd secret.

Nous sommes quatre personnages,
Celui qui rit
Celui qui parle
Celui qui pleure
Celui qui gronde

Nous sommes quatre personnages,
Et rien de cela n'est réel.
Je rêve, tout se bouscule, rien n'a de sens, les
souvenirs s'enchaînent, mes mains effectuent
des actions dont je n'ai même pas conscience.
Récupérer le verre, boire, faire passer...
Devons-nous répéter cette action à l'infini ?
Quand faut-il s'arrêter ? Comment savoir ?
Je regarde les autres, ils ne me voient pas, trop
concentrés sur la ronde interminable. Tout se
mélange, tout se confond, je ne distingue plus
rien. Plus de visages, plus d'expression. Rien
qu'un flou intense et effrayant qui me fait
perdre pied. Je lève les yeux au ciel mais ne vois
que du noir, moi qui voulais une explosion de
couleurs, me voilà avec une explosion de
malheur.
Je regrette. Je continue ce cercle qui
m'enferme, m'emprisonne.

Nous sommes quatre personnages, et bientôt
nous ne serons plus rien.

CONTRADICTION

Des amis qui se retrouvent dans la
joie ?

J'ai l'impression que ce sont des
amis car leur mains se touchent au
centre de la table, ce qui à mon
sens crée un lien entre eux.

Mais j'ai aussi l'impression qu'ils ne
s'apprécient pas car, quand ils
boivent, ils ne se regardent pas et
leur visage recouvert d'un voile
sont sans expression, sans
émotion.

Impression d'hypocrisie : faire
semblant de s'apprécier sans
vraiment s'apprécier ; boire
ensemble un verre sans en avoir
vraiment envie, comme le disent
les têtes tournées.

Nous sommes tous très joyeux et plein d'énergie! Hélas, l'alcool nous joue des tours, et sans même savoir comment, on commence à taper du poing sur la table et à lever nos verres ! La fraternité que nous avons au départ bâtie se transforme rapidement en une sorte de chorégraphie alambiquée : nous nous prenons par la main et nous buvons jusqu'à ce que le dernier s'écroule...

Nos âmes virevoltent, nos corps s'enflamment et tout devient rapide et imprévisible .



bar du coin

Comme tous les jours, je partais de chez moi pour aller au bar du coin voir mes copains autour d'une table.

Nous sommes quatre à continuer le rituel de nos parents à notre âge.

Nous nous retrouvons pour boire un verre de whisky en portant une pierre que mon ami Henri a apporté en arrivant comme tous les matins.

On peut dire que c'est comme un rituel, tous les jours à 11h45 précise.

On se rejoint, on s'installe, on commande, et à ce moment là, mon ami prend la pierre et on la porte tous les quatre en même temps et on boit d'un coup le whisky et on se lève pour se dire au revoir et aussi à demain à la même heure au même endroit.

Ils étaient quatre hommes, tous identiques, autour d'une table basse. Ils étaient assis en train de boire un verre et de de tenir un bloc de terre. Ils étaient vraiment étranges : Ils portaient des vêtements très élégants mais leur visage était caché par une cagoule. Leurs agissements n'étaient pas communs, ils devaient cacher quelque chose.



DÉLIVRANCE

Notre peau est plus foncée que celle de nos maîtres. C'est pour cela qu'ils nous traitent comme des bêtes.

L'un de nous s'avance, pour chanter, pour crier, pour libérer sa haine.

- « Nous sommes des hommes libres et nous refusons de suivre vos ordres ! »

Un deuxième s'avance, répète le mouvement en criant :

- « Oui, nous refusons de suivre vos ordres ! »

Tous les hommes qui travaillent dans les champs avec moi ressentent au fond d'eux cette rage qui ne demande qu'à sortir.

Alors nous dansons en rythme et évacuons notre rage.

On est comme liés, unis par cette volonté d'affronter ensemble l'ennemi. Tout semble nous unir. On est en harmonie comme des frères ayant partagé une vie difficile à la recherche de vengeance ou même comme un troupeau de bête sauvages à la recherche de leur proie.

Plus rien ne bouge autour de nous, juste le bruit de nos respirations en synchronisation. Nos pieds sont placés exactement dans la même position. Nos regards se dirigent tous vers la même direction...



Le vent. Le vent souffle sur ce trio d'hommes qui peinent à garder leur équilibre.

Pendant l'envol, un sentiment de légèreté les envahit.

Le vent. Le vent souffle sur ce trio d'hommes alors qu'ils essaient de lutter contre la chute !

Ils ont peur, peur d'être blessés, de s'écraser.

Le vent. Le vent souffle sur ce trio d'hommes qui sont dans les airs, héroïquement.

Le travail, la société , les contraintes, la famille , la routine s'installe ... Telle une prison, je me retrouve bloqué, coincé... J'ai besoin d'air, de prendre l'air, de redécouvrir le monde, de sortir de cette routine qui m'enferme, ce poids comme j'aime l'appeler. Un seul mot hante mes pensées : DÉLIVRANCE!

Alors je ne réfléchis plus , je brave les interdits. Je pars. Je m'évade avec eux, mes complices mes amis. Le pas de la porte est derrière nous. Mes poumons recommencent à respirer, l'adrénaline monte. Je suis LIBRE!

C'est notre course poursuite, ma fuite contre les habitudes qui commence. Je me sens pareil à un oiseau, léger. Mes bras se remettent à bouger, j'entends soudain une musique , une forte envie de danser traverse alors mon corps, autour de moi tout a disparu, je ne les vois plus. Je me laisse-aller, JE VIS TOUT SIMPLEMENT.

Nos vies ne tiennent plus à rien.
Lorsque personne ne sait, tout le monde se tait.

Dernier mouvement pour se sauver.

La fenêtre est proche.

Les explosions s'enchaînent.

Un regard et puis plus rien.

Juste le vide.

C'est une journée comme les autres, je me lève comme chaque matin, toujours un peu en retard. J'ouvre mon armoire, met mon plus beau costume de travail et pars pour une nouvelle journée. Arrivé au travail, j'entends ces mots « Tu es viré,

viré,

viré.

A ce moment-là, ma journée s'assombrit.

J'ai l'impression que les mots me percutent

Et je tombe dans le vide.



« entrée de New York sous l'orage »

Andrée Chedid

Surgissant des trottoirs
la pluie des gratte-ciel
incise l'averse
et s'élançe vers des fragments d'espace

Les trombes d'eau
se rabattent sur la ville
heurtent ces
Goliaths de pierre
qui surplombent le marécage humain

Au sol
Seul l'éclat safran des taxis
perce la confusion des hommes et de la brume

Parcours linéaire
Signalisations casquées
Rues sans nom
Exaltation du chiffre

La foule
fantôme aux épaules rognées
se délaie dans l'aqueuse grisaille

Entre les parois jaunes du véhicule
le cuir s'écaille
les sièges s'éventrent
les mégots s'entassent

Derrière la vitre pare-balles
qui rompt l'échange
la nuque du conducteur
barre l'horizon
Je parle
je questionne

Les sons patinent sur le verre
Je crie des mots
pour exister
pour franchir la glace
pour raccorder les mondes...

La nuque reste d'acier

J'appelle
J'appelle plus fort

L'homme
enfin
se retourne

Et m'offre
sa face

comme une bouée !

Tandis que la ville
se trouble sous les rafales d'eau
Que ses images chancellent sous
l'ondée

Tandis que la machine vorace
engloutit entre ses quatre roues
la forte langue d'asphalte...

Des mots d'ici - d'ailleurs
s'abordent se rejoignent
apprivoisant la cité :

Cette Métropole
Gerbe ou taupinière de béton
Inflexible géographie du siècle

que l'œil rejette
dont l'œil s'éprend

Cette Capitale
Aux carrefours de l'exploit et des
terreurs
des fièvres et du prodige

auxquels on résiste
auxquels on consent

Vitre rabaissée entre nous
Les paroles vont et viennent

Qu'importent
averses menace pierres ou plomb !

Secouru par les mots
le souffle s'apaise
le regard s'amarre

Étranger résonne
comme un prénom !



Camouflage

J'ai échappé à la guerre à la mort, je suis sorti de ce combat avec des blessures à la jambe et au bras gauche.

Le côté gauche de mon corps est lourd. Pour m'enfuir de ce massacre, j'ai dû me traîner dans la boue, et cette boue m'a servi de camouflage pour ne pas me faire repérer par l'ennemi.

Leurs bombes étaient tellement violentes qu'il n'en a pas fallu plus de sept pour détruire mon village.

Je tombe et il n'y a personne autour pour m'aider à me redresser, ou pour me regarder m'effondrer sur le sol.

Ils se sont dit que c'était trop tard, que je serais glissant et que je tomberais quand même, que je serais collant et que je les entraînerais dans ma chute.

Ils ne sont pas là pour regarder. Je tombe, ils le savent déjà, pourquoi ils regarderaient alors?

Je suis seul, je suis la seule personne qui peut me rattraper, mais je glisse, je ne peux pas m'attraper, je colle, je me fais entraîner. Je le savais déjà, je tombe et rien ne peut l'empêcher alors pourquoi je reste là à me regarder tomber?

Parce que je veux que quelqu'un le voit?

Même si tout le monde le sait déjà, quelqu'un reste et m'accompagne jusqu'à la fin de ma chute ?



Pinceau humain, trace, à l'encre noire le désespoir
qui le ronge
Triste, il s'effondre sous le poids de la vie.

« Je ne sais comment je dure »

Christine de Pizan

Je ne sais comment je dure ;
Car mon dolent cœur fond d'ire,
Et plaindre n'ose, ni dire
Ma douloureuse aventure,

Ma dolente vie obscure,
Rien, hors la mort, ne désire ;
Je ne sais comment je dure.

Et me faut par couverture
Chanter quand mon cœur soupire,
Et faire semblant de rire ;
Mais Dieu sait ce que j'endure ;
Je ne sais comment je dure.

Asphyxié.
Je suis étouffé,
Étouffé par la pression que les gens me mettent,
Ma famille, mes amis, les inconnus dans la rue, les
garçons, les filles.
Tous autant qu'ils sont,
Qu'ils aillent voir ailleurs !
Mais qu'ils me laissent le temps,
Le temps de comprendre, d'apprendre,
De connaître qui je suis.

Laissez-moi parler, crier, chuchoter, sentir, bouger,
m'exprimer,
Laissez-moi respirer !

Mais la noirceur dont cette société m'accable,
M'enferme sur moi-même,
Dégouline sur mes yeux,
Je ne vois plus,
Je suis aveuglé.
Elle m'angoisse.
Elle n'est qu'une tache sur une surface blanche.

Je suis étouffé,
Étouffé par des mots coincés dans ma gorge serrée.

Alors je danse,
Je danse comme je ne l'ai jamais fait,
Je danse pour pouvoir respirer.

Homme vieilli, vieilli par les épreuves
de la vie, à qui plus rien ne sourit.
Le dos courbé, il est prêt à tomber,
désespéré.

Homme oublié, qui n'arrive plus à
avancer, à oublier, oublier son passé.

Alors il peint pour montrer, pour
montrer son cœur, pour montrer son
malheur,

Il peint pour montrer sa douleur.



Je marche dans la rue tous les matins en escarpins, car je suis une femme dans un monde d'hommes.

Clac, clac, clac, ce bruit singulier qui court sur le sol, à chacun de mes pas, il constitue mon quotidien et celui de bien d'autres femme.

Un trottoir, un escalier, tout devient un obstacle et le gouffre que crée la société entre les femmes et les hommes, entre les chaussures plates et les escarpins, se situe bien là.

Je marche dans des couloirs tous les jours en escarpins, mais je ne lève pas les yeux car rien qu'en regardant le sol je peux voir l'ombre de ces silhouettes d'hommes et deviner que leurs regards méprisants me sont destinés.

Mais je ne dis rien, parce que chacun doit se tenir à sa place.
Est-ce bien cela ?

Je me sens prisonnière du regard concupiscent de ces deux silhouettes masculines. L'un en face de moi m'empêche d'avancer ; l'autre, derrière moi, m'empêche de m'enfuir et ne fait qu'augmenter la souffrance que j'éprouve. Je suis seule face à eux et ne sais pas réellement comment m'y prendre.

Je me sens honteuse. Moi même, j'ai du mal à cerner pourquoi cette angoisse m'absorbe. Je n'ose pas hausser la tête de crainte qu'ils me manifestent leur dédain. De nouveau, je baisse mon regard, en espérant qu'ils ne posent pas le leur sur mon corps. Je suis assaillie de questions, dont je ne suis pas certaines des réponses. Pourquoi ne me laissent-ils pas partir ? Pourquoi me fixent-ils autant ? Quand serais-je de nouveau libre ?

Ils souhaitent faire de moi ce qu'ils désirent et veulent à tout prix que je mette des escarpins, de façon à ce que je sois plus attirante.

J'avoue que j'ai du mal à comprendre leur raisonnement. Je suis totalement bouleversée par cette vision des choses qui est loin d'être la mienne. Malheureusement, je ne peux pas crier à voix haute, ce que je pense tout bas ...

J'ai la sensation que je ne serais plus la jeune fille pétillante et insouciante que j'étais auparavant. Je suis condamnée à être enfermée dans une cage.

La fille tournante ;
Encerclée par un anneau.
Un poisson arrogant dans l'eau,
Par sa posture « accrochante » !
Les enfants s'y sont collés :
À cette vitre sans âme.
Cette bleutée nous illusionne,
Perséphone en est la cause...
Jetez donc vos escarpins !
Quoiqu'il se passe, la course arrive à sa fin...
La terre est en pause.



« Les mots étaient des loups »
Vénus Khoury-Ghata

La fille dans son viseur avait marché
sur son ombre
la déflagration écartèle robe et
poitrine
le franc-tireur suivra son enterrement
de son toit
trois salves tirées pour sa mise en
terre
troueront trois nuages
feront saigner l'air

Elle marche.

Autour d'elle, des escarpins.

Elle fait partie de cette société où les femmes au travail sont obligées de porter des robes (pas trop courtes bien sûr, sinon elle serait jugée vulgaire par les hommes. Car après tout, elle dépend du regard des hommes) et des talons, ces talons qui lui font mal aux pieds, ces talons qui lui donnent des ampoules, ces talons qui manquent de lui faire perdre l'équilibre dans chaque escalier.

Chaque jour, elle marche sur son lieu de travail sous le regard pesant des hommes. Parfois un sifflement se fait entendre où même une remarque, et le reste des hommes rit.

Elle, elle ne dit rien, trop honteuse alors qu'elle n'a rien fait.

Elle n'ose juste pas riposter car elle sait qu'ils ne la prendront pas au sérieux.

Alors, finalement, elle baisse la tête et continue sa route.

Et moi, moi je la regarde partir, indignée par l'idiotie de ces hommes qui continuent de rire sans se rendre compte que cette femme est brisée par ces remarques quotidiennes.

Comprenne qui voudra
Moi mon remords ce fut
La malheureuse qui resta
Sur le pavé
La victime raisonnable
À la robe déchirée
Au regard d'enfant perdue
Découronnée défigurée
Celle qui ressemble aux morts
Qui sont morts pour être aimés

Une fille faite pour un bouquet
Et couverte
Du noir crachat des ténèbres

Une fille galante
Comme une aurore de premier mai
La plus aimable bête

Souillée et qui n'a pas compris
Qu'elle est souillée
Une bête prise au piège
Des amateurs de beauté

Et ma mère la femme
Voudrait bien dorloter
Cette image idéale
De son malheur sur terre.

Paul Éluard

Elle marche, enfermée dans un cercle vicieux : la société.
Elle marche, sans réfléchir, le visage fermé et le regard vide.
Ses pas, toujours parfaitement alignés, tracent le chemin à suivre.

Elle se rend à son bureau, comme elle le fait tous les matins.

Ce matin-là, il fait froid, pourtant ses habitudes n'ont pas changé.

Elle est toujours vêtue de cette robe blanche, malgré le vent glacial qui frappe ses jambes à chaque mouvement. Parce qu'évidemment c'est la tenue obligatoire pour une femme. Ses escarpins lui scient les pieds mais elle avance, les yeux rivés vers le sol pour ne pas croiser le regard des personnes qui l'entourent. Parce que ce sont ses regards insistants qui la suivent tous les matins. Des hommes qui ne la quittent pas des yeux avec un sourire pervers scotché au visage. Certains rient, d'autres crient des paroles humiliantes ou bien la sifflent.

Et comme tous les matins, elle fait comme si elle n'avait rien entendu. Le cœur battant la chamade, elle accélère le pas, pressée de quitter ces rues sombres pour se sentir en sécurité.

Elle marche et pourtant elle sait que demain ça recommencera.



A l'orée de la mort

Seul un cil mouillé baille
Dans les gestes figés

A l'orée de la mort
Où rien ne reste à perdre
Rode l'enfer mourant
Dans une humeur humide

Le passé s'ensommeille
Au creux des cœurs sans voix

Dans le lac sanglotant
Un supplice se dore
S'étirant dans l'ample onde
L'œil railleur, le cœur clos

Un étranger miroite
Sans oser de promesse
Comment croire en sa mort
Quand on ne sait que soi

Qu'ai-je fait ?

Ton corps sans vie flotte devant moi.

Je suis une bête. Un monstre. Un chien qui ne pense qu'à la vengeance.

Je t'ai achevé.

J'en ai oublié la raison.

Je ne sais plus quoi faire de ton cadavre.

Je soulève ta dépouille.

Je décide de te laisser emporter par la vague...

Il y a de nombreux moments où je me sens à bout de force, où je me convaincs que personne ne peut ou n'a envie de m'aider. Je ne ressens plus ces sentiments joyeux qui font qu'on apprécie la vie. Une seule personne le voit et m'empêche de commettre l'irréparable : mon seul frère qui m'a vu tomber et me rattrape alors que la chute s'annonce fatale. Il voit en moi cette absence qui pourtant est invisible aux yeux de tant de personnes. Et en me retenant, il me murmure « Moi, je tiens à toi et la seule idée de te perdre est un cauchemar. Laisse-moi t'aider ».



Croire

Le vacarme vibrant enivre tous les corps.

Nous, trempés, broyés, les tripes en transe, nous dansons. Les entrailles rougies par la fièvre fervente.

Parmi les spasmes éperdus, jamais le doute ne vient troubler la danse.

Qu'importe le vrai, nous ne cherchons qu'a croire.

Là-bas, ils errent. Là-bas, ils sont seuls.

Dans la dure torpeur de ce monde sans foi.

Le monde est aux abois, dans sa terrible attente. Et on entend la mort !

Ils vivent condamnés sous les pensées pesantes.

Ils examinent leurs cœurs troublés.

Le monde s'est perdu dans ses affreux desseins.

Ô, insoutenable liberté ! Ô, insupportable incertitude !

Nous dansons, par les souffles étouffants.

Croire ! Toujours croire ! Les corps battent. Les cœurs cassent. Seules restent les âmes.

Sans arrêt retentissent les prières écarlates. Croire ! Toujours croire ! Au loin, s'endort le monde en mal d'espoir. Nous croulons dans la ronde infernale. Partout résonnent d'horribles oraisons. Tant de chocs, tant de cris ! Les membres torturés par ce pari cruel. Nos corps tordus sinuent en cercles. Dans les danses sanglantes, les corps branlent, les cœurs brûlent. Croire ! Toujours croire ! Car s'approche la mort !

Ils croient savoir, mais nous croyons !

Ultime chance

Paravent fermé, beauté
De la matière, transparence
Du verre

Du sol revient la terre,
Puissante onde de souffrance
Explosion mortelle

Des hommes, poussés
Par le souffle projetés
Chaos

Nimbés de lumière rouge,
Ils se débattent
Impuissance

Se cherchant bras tendus
Et pourtant de dos
Solitude

Ils ressentent leurs erreurs
Pantelants, les comprennent
Souffrance

Ils en apprennent le respect,
Unis dans une même excuse
Résonance

Leur dernière chance se
rappelle à eux
Pensée démoralisante
empreinte de désespoir
Amertume

Ouvrent les yeux
Cherchent une solution
Espoir

Ils trouvent leur sortie de
secours
S'y engouffrent sauvant le
monde de sa dernière danse
Harmonie.

Attachés tous entre eux
Peuvent-ils se libérer ?
Retenus en tous lieux
Comment se détacher ?



Ils habitaient là-bas.
Ils habitaient là-bas jusqu'à ce jour. Jusqu'à ce jour où elle a explosé.
Ce jour là, ils ont été projetés.

Je revois ces images où ils sont prêts à tomber.
Oh, bien sûr je n'y étais pas, moi, le 6 août 1945 à Hiroshima. Sinon, je ne serais pas là aujourd'hui.
Non, je n'y étais pas quand la bombe atomique a explosé.
Je n'y étais pas quand elle a ravagé la ville, quand les habitants sont morts,
quand ils ont été pris de court, faibles, sans armure.

Moi derrière ma télévision cubique, je ne peux voir que ce que l'on me montre.
Tout cela me hante, tout ce sang,
toute cette violence...
et toutes ces personnes qui, elles, y étaient.

Société moderne
Sépare les âmes
Divise les hommes
Dans quel monde
Nous sommes

Plus d'intimité
Les corps nus
N'existent plus

Une vapeur rouge
Nous entoure
Mettant un voile
Sur les crimes
Du passé qui nous avaient liés



A l'image de Sisyphe et de son rocher, il est là, cherchant à s'élever sur cette pente abrupte, tentant désespérément de l'escalader, soutenant son fardeau sur ses épaules, le poussant à la force de ses bras vers le sommet de la montagne. Mais celui-ci résiste, l'écrase de tout son poids, glisse entre ses mains, le long de son dos, lui faisant perdre prise, l'entraînant dans sa chute vers le bas.

Pourtant, il ne se décourage pas et continue sa longue lutte silencieuse contre la gravité, comme pour échapper à cette malédiction qui pèse sur lui et qui finit toujours par le faire retomber, le faisant sans cesse recommencer.

Mais cette fois, il ne lâchera pas, il se l'est promis. Il réussira, quoi qu'il arrive.

Cette fois il n'échouera pas. S'il accomplit cette tâche, il sera libéré de cette pénible besogne et sa souffrance disparaîtra.

Leurs deux forces s'opposent une fois de plus dans ce duel sans fin. Aucun ne prend le dessus à tel point qu'un équilibre précaire s'installe. Tous deux résistent, s'accrochent, mais semblent sur le point de lâcher.

Abandonnera-t-il un fois de plus ou réussira-t-il enfin à atteindre le sommet ? Nul ne le sait, tout est figé et pourtant tout peut basculer d'un instant à l'autre.

Je suis devenu quelqu'un de meilleur mais tu reviens et tu t'accroches à moi comme un enfant à sa mère. J'ai tenté de me débarrasser de toi, en vain, mais cela n'a pas fonctionné. Toi, mon passé qui m'apportes douleur et lourdeur. Toi, qui me tire en arrière, me rabaisse et m'étrangle. Sache que cette fois-ci, tu auras beau tiré sur mon cou, mes épaules seront assez fortes pour te supporter. La tête haute , tu ne me feras pas tomber. T'oublier sera la seule façon de t'éliminer pour me libérer. Me libérer de cet étranglement constant.

Je semble l'aider mais,
Je le lève, le soulève,
Je le porte, le supporte,
Je le tiens, le soutiens.

Afin qu'il reste en haut de
cette pyramide
Il s'agrippe, s'installe, se
couche sur moi,
M'ordonne de le monter
encore plus haut,
Vers la gloire et le pouvoir et
je m'effondre.

*Il grimpe, pour atteindre l'objectif. Mais il commence à se décourager.
Alors, quelqu'un arrive par derrière,
qui lui dit de s'accrocher et de persévérer,
qui essaie de lui redonner confiance
en le soutenant physiquement et moralement,
en le poussant à aller jusqu'au bout de son objectif.*



Le voilà, l'actuel champion du monde en titre qui sort des vestiaires. Il entre dans le stade sous les ovations du public et le salue. Ils sont très nombreux aujourd'hui à avoir fait le déplacement pour venir admirer ces immenses champions rassemblés pour cette grande finale des Jeux Olympiques. Mais le plus attendu de tous, c'est bien lui. Ses principaux concurrents sont déjà là, prêts à en découdre. Lui paraît plutôt confiant. Le voilà maintenant sur la piste, le regard fixe, les yeux rivés vers l'avant, vers sa cible, attendant le signal du jury. Créera-t-il l'exploit en battant le précédent record du monde ? Arrivera-t-il à conserver son titre tant convoité ?

Soudain, plus un bruit dans le stade, tout le monde se tait, attendant le départ. Ça y est, il s'élance à toute vitesse, se rapprochant de plus en plus vite de la ligne. Il prend son impulsion. Le jury, à sa table, validera certainement ce saut en levant le drapeau blanc. Le temps semble s'arrêter et voici maintenant le sauteur en l'air. Il tend ses jambes en avant au maximum pour gagner en longueur et, avec ses bras, se propulse en avant jusqu'à cette position caractéristique des sauteurs en longueur. Le public retient son souffle. C'est un saut magnifique : cette course, ce saut, cette trajectoire horizontale défiant la gravité, cette projection de ses membres pour aller le plus loin possible. Va-t-il réussir ? ...

Un homme fou me pourchasse et devant moi, deux portes se ferment, ne laissant plus qu'un infime espace pour passer. Comment faire ?

Je fais donc appel à ma souplesse en faisant un énorme saut tout en tendant mes membres afin d'être le plus fin possible.

Je fuis, je m'échappe ainsi...

Encore une fois, je me trouve ici comme d'habitude.

Quand je saute c'est comme si le monde s'arrêtait pour que je puisse penser.

Je suis le centre de cette scène même si je ne le veux pas.

Les regards sur moi sont lourds, lourds.

Sous l'eau,
dans un incroyable silence...



Nous resterons humains...
Lorsque la fin du monde arrivera, nous nous aiderons une dernière fois.
Deux hommes peuvent être amis, ennemis, mais ils seront toujours frères. Ils devront s'aider pour survivre.
Et même s'ils se sont détestés, ils comprendront le mot « fraternité ».

Mon ami

Je marchais et je te vois, toi mon ami, allongé au sol. Tu ne bouges plus, inconscient. Je m'approche de toi, me baisse à ta hauteur et te secoue, mais tu ne réagis pas. Je panique et crie plusieurs fois ton prénom dans l'espoir que tu te réveilles, encore une fois, rien. De plus en plus inquiet, je te tâte le pouls. Ouf, tu respirez.

Rassuré, je te soulève pour t'amener aux urgences les plus proches. Il fait chaud et je peine à te porter, mais je continue car tu es mon ami et je te veux en vie. Sur le chemin je me demande ce qui a bien pu t'arriver. Serais-tu tomber ? Possible mais peu probable. Juste évanoui ? Non je ne pense pas. Alors peut-être auras-tu été agressé ? Après tout, je viens de te trouver dans un quartier peu fréquentable.

Cette hypothèse me paraissant la plus probable, je te repose au sol. C'est à ce moment que je remarque la forme anormale de ton bras, je soulève ton tee-shirt et découvre ton abdomen couvert d'hématomes. Tu as été agressé. Je te reprends et continue ma route en me demandant pourquoi, toi mon ami, si doux, si gentil tu as subi ces coups.

**Je t'ai vu basculer entre la vie et la mort,
en plein milieu d'une route déserte,
où ton corps était en première nécessité.**

**Après un long moment de réflexion,
ton corps s'est retrouvé sur mes bras à deux mètres du sol,
et j'ai demandé au Divin que tu sois ressuscité éternellement.**

C'est en partie grâce à moi que tu es à mes côtés au Paradis.

Ce matin, je me vide la tête de tous ces bruits que j'entends sans cesse. Je me sens enfermé, étouffé, emprisonné dans cette vie banale et je marche dans la ville obscure.

Je suis surpris. Il ne neige pas.

Je vois un homme à terre. Je me rapproche de lui. Est ce un cadavre ? Mes bras tremblants l'attrapent, puis le soulèvent.

Rien.

Je m'écroule alors comme une avalanche.

L'attentat

Une bombe a explosé.

Cet homme m'a aidé. Sans lui, que serais-je devenu ?

J'ai senti qu'il me soulevait. Je me suis laissé complètement aller sans me soucier de ses difficultés à me porter ainsi sur cette route en pente.



Cette photo et son danseur me rappellent fortement ce sonnet de Marc-Antoine GIRARD DE SAINT-AMANT, ses cris tape-à-l'œil, ses sauts désespérés, bousculant, triomphant, ses vers bariolés.

Fagoté plaisamment comme un vrai
Simonnet,
Pied chaussé, l'autre nu, main au nez,
l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur
ma caboche
Un coffre de Hollande en guise de
bonnet.

Là, faisant quelque fois le saut du
sansonnet,
Et dandinant du cul comme un sonneur
de cloche,
Je m'égueule de rire, écrivant d'une
broche
En mots de Pathelin ce grotesque
sonnet.

Mes esprits, à cheval sur des
coquecigrues,
Ainsi que papillons s'envolent dans les
nues,
Y cherchant quelque fin qu'on ne puisse
trouver.

Nargue : c'est trop rêver, c'est trop
ronger ses ongles ;
Si quelqu'un sait la rime, il peut bien
l'achever

Et puis d'un coup je décide de
prendre de l'amplitude, de ne plus
penser à rien,
la danse arrive à me faire oublier
les traumatismes de ma vie.
Avec elle j'arrive à m'évader, à me
sentir ailleurs...
Plus je prends de l'amplitude, plus
mon corps parvient à se libérer,
je ne pense plus au regard des
gens, plus aucun d'entre eux ne
me terrorise, j'ai l'impression que
cet élan me permet de prendre
confiance en moi.
Mais plus le poids de mon corps
redescend, plus la confiance que
j'ai bâtie me quitte petit à petit.
C'était comme si on m'avait
arraché à la liberté...

J'entends des voix qui me rabaisent chaque jour. Des voix qui me poussent à la folie. J'ai deux voix dans ma tête : une angélique qui m'entraîne à me battre pour ma vie et une voix démoniaque qui m'entraîne à la mort et me pousse au suicide. Cette situation me rend de plus en plus fou, de plus en plus idiot, de plus en plus faible. Je saute, crie, me roule au sol, extériorise mes émotions comme je le peux.



Je suis un homme préhistorique,
Mon époque est dure, je n'en peux plus.
Je saute,

Toute ma colère, ma peur,
Elles m'élèvent.

Mon instinct animal ressort,
Je sens le feu en moi.
Voici que les époques défilent.

Toute ma colère, ma peur,
Elles disparaissent.

A présent, de l'incompréhension,
C'est ce que je ressens .
Comme un marin face à la mer qui se déchaîne,
Soudainement,
Je dois faire face aux événements.

Où est passée ma vie d'avant ?
Dans quelle époque vais-je atterrir ?
Toutes ces questions...
Je ne comprends plus.



Là où il perdure, subsiste le doute,
Quelque chose s'échappe de lui ; des gouttes,
Ce n'est pas du sang mais sa fierté qui s'écoule,
Une fois de plus il tombe, remué par la houle.

Mais, dans une mélancolie nostalgique,
Il se souvient d'être trop souvent tombé.
C'est alors que, comme ayant pris des antalgiques,
Il se relève d'un nouvel élan, le torse bombé.

**Je traîne,
Dans un monde qui me laisse perplexe,
Ce corps qui me porte tant de complexes.
Seul, dans cette rue pleine de passants.
Eux m'enjambant en traversant,
Moi, là, jour comme nuit,
Toujours dans les alentours
Traînant dans ce quartier
Où la folie me poursuit
Tandis que mon âme me fuit.**



Il s'élève vers les cieux,
L'ange, blanc et anonyme,
Dans la noirceur de la nuit.

De s'échapper, il tente.
Il veut briser les chaînes,
Le malheureux si faible,
Dont la vie a été détruite
Par l'odieux personnage
Qui est son maître actuel.

Je me concentre, je me prépare, j'y vois noir, je ferme les yeux et je laisse entrer la rage du monde. Je fonce, j'exécute, j'enchaîne, plus j'avance plus je m'isole, mes pas sont comme des sables mouvants, je m'enfonce et mon saut final se fait... majestueux.

Je suis un clou, planté, droit et rigide. Je ne bouge plus. Plus le temps passe et plus je me fige. Piqué moi et moi piqué ainsi droit, tête baissée et bras croisés, je suis là. Il fait froid dans cet endroit noir et illusoire.
Ainsi je m'impose dans ma verticalité pour l'éternité.



Il ne reste plus que lui et moi, la foule a disparu.
Je suis fort, et je mérite de le surpasser.
Il n'y a plus que les bruits de nos vêtements qui se
frottent.
Il ne reste plus que lui et moi.
Un seul repartira la tête haute.

**Une symétrie parfaite la constitue
Résultat d'un nuage de gaz et de poussière
Apparaît comme un dessin à l'œil nu
L'Étoile meurt mais ne tombe jamais à terre**

**Une légèreté sans pareille
Une forme, posée sur le ciel, qui m'émerveille,
Une lueur, le soir, qui nous éclaire ...
L'Étoile meurt mais ne tombe jamais à terre**

Seuls en ce monde,
Unissons nos destins,
Tissons des liens,
Avec ce symbole
d'amitié pure et profonde.
Nos deux torsos s'entrechoquent
Et c'est alors que je découvre
Mon âme remplie
de bonheur.

Lui c'est mon ami.
Malgré le temps,
les hauts et les bas,
il n'est pas parti.
Je sais que je peux compter sur lui
car il est prêt à m'écouter
même en plein milieu de la nuit.
C'est mon ami et je n'en doute
pas
car même lorsque colère et
tristesse
s'emparent de moi,
il ne me lâche pas.
mais regardez nous ensemble
on dirait des enfants.



Je vais vous raconter comment je me suis métamorphosé en menhir..
Vous savez, ce sont les gros rochers qui ressemblent à des silex...

Seul, ici, dans un instant, un souffle,
En pause, stoppé, bloqué, paralysé,
Calme, serein, paisible, tranquille,
Dans une salle fermée, noire, sombre, emprisonnée.
Là, libre, immobile, le souffle coupé,
J'attends un retour à la réalité.
La tête en bas, les pieds en l'air, contre la gravité,
Mon corps ancré, bien fixé,
Entre force et légèreté,
Épuisé d'un bras pétrifié,
Apaisé d'une journée acharnée,
Mon cœur est enfin reposé,
J'en perds presque ma virilité.



Il tombe
Il ne crie pas
C'est son choix
Danser était sa vie
mais ça lui était interdit
Sans aucun sens à l'existence
Pourquoi la prolonger ?
Pourtant lui, il est là
son amour de toujours
Soutien indéfectible
près à tout pour le sauver
sans flancher.

Chaque jour, j'ai un besoin de le retrouver, un besoin de m'ouvrir au monde.
Chaque jour ressemble au précédent.
Mon meilleur ami, mon bonheur est parti. Son absence a laissé place à un vide. Je suis mort.
Un jour, pourtant...
Je le vois, mon âme ! En joie.
Dans ses bras, léger...